



**HAL**  
open science

## Introduction

Christine Meyer

► **To cite this version:**

Christine Meyer. Introduction. Christine Meyer; Paula Prescod. Langues choisies, langues sauvées: poétiques de la résistance, 81, Königshausen & Neumann, pp.11-33, 2017, Saarbrücker Beiträge sur Vergleichenden Literatur- und Kulturwissenschaft 2017, 3826061128. hal-03710414

**HAL Id: hal-03710414**

**<https://u-picardie.hal.science/hal-03710414>**

Submitted on 8 Jul 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Introduction

### 1. Langue, culture, nation

Longtemps considérés comme spécifiques à certaines communautés linguistiques ou trajectoires individuelles, les phénomènes de multilinguisme et de plurilinguisme<sup>1</sup> concernent aujourd'hui la majeure partie de l'humanité, et ils sont indubitablement amenés à s'étendre encore. Cette visibilité nouvelle tend à occulter le fait que leur existence effective n'a jamais été marginale et que c'est au contraire l'homogénéité linguistique, liée à l'émergence des nations modernes et du nationalisme, qui est relativement récente.

Dans le domaine littéraire également, le plurilinguisme est le plus souvent envisagé, du moins pour ce qui est du monde occidental, à partir de cas particuliers célèbres (Nabokov, Beckett, Semprún, Kundera...), ce qui incline à corroborer son statut d'exception. Là aussi, la reconnaissance du phénomène est obstruée par la vision sélective que nous ont inoculée, d'une part, le concept de langue nationale,<sup>2</sup> d'autre part, l'historiographie littéraire née sous le signe du nationalisme politique tel qu'il s'est affirmé au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Tout comme celle de langue nationale, la notion de littérature nationale est une construction historique récente et jusqu'à un certain point artificielle. Comme le rappelle l'historien Eric Hobsbawm, les langues elles-mêmes ne se sont véritablement constituées comme entités homogènes, séparées par des frontières étanches, qu'en devenant « na-

---

<sup>1</sup> Selon la distinction établie par la Division des Politiques linguistiques du Conseil de l'Europe, « multilinguisme » désigne la coexistence sur un même territoire de plusieurs variétés linguistiques, tandis que « plurilinguisme » désigne le répertoire de variétés linguistiques que peuvent utiliser des locuteurs individuels. Voir Beacco, Jean-Claude et Michael Byram, *Guide pour l'élaboration des politiques linguistiques éducatives en Europe : De la diversité linguistique à l'éducation plurilingue*, version finale de 2017 [en ligne, consulté le 02/04/2017] : <[www.coe.int/lang/fr](http://www.coe.int/lang/fr)>. Dans le langage courant, les deux termes sont toutefois employés indifféremment pour désigner « l'état d'un individu ou d'une communauté qui emploie concurremment plusieurs langues » (*Trésor de la langue française*).

<sup>2</sup> Ce concept ne s'est concrétisé qu'à partir de la généralisation de l'instruction primaire, ce qui en France n'a été le cas pour les garçons qu'à partir de 1833 avec la loi Guizot, étendue aux filles en 1936. Malgré l'importance qu'a revêtue le français pour la construction du concept de « France » postrévolutionnaire, seuls 50 % des Français parlaient cette langue en 1789, et seuls 20% étaient alors totalement francophones. Voir Hobsbawm, Eric, *Nations and Nationalism since 1780 : Programme, Myth, Reality*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.

tionales », <sup>3</sup> et le choix d'une langue appelée à accéder à ce statut a rarement été pragmatique. <sup>4</sup> Au cours de ce processus, qui a fait de la langue un enjeu politique de plus en plus important pour les États-nations, la revendication d'une identité linguistique a acquis pour nombre d'individus dans le monde le statut d'un choix sociétal ou même idéologique. Pour les écrivains, la décision d'écrire dans une langue plutôt que dans une autre, si elle est le plus souvent dictée par des considérations pratiques, dans la mesure notamment où le marché du livre les engage généralement à se cantonner à une langue homogène et non métissée, n'en relève pas moins d'une initiative dont la portée politique peut être considérable.

Si l'on tente de prendre du recul par rapport à cette détermination nationale des langues, il apparaît que la représentation qu'on a communément de l'ancrage culturel d'un texte n'est nullement objective mais relève jusqu'à un certain point du trompe-l'œil. <sup>5</sup> Cette perception biaisée est imputable en premier lieu au fonctionnement de l'institution littéraire, qui non seulement incite les écrivains à écrire une langue « pure » mais classe en outre leurs productions selon des critères linguistiques et/ou nationaux. Au niveau de l'étude scientifique des textes, l'illusion est entretenue par le poids de traditions disciplinaires dominées par les historiographies nationales, qui sous-tendent à ce jour l'enseignement de la littérature dans les établissements scolaires et universitaires. Enfin et surtout, elle est favorisée par l'évidence de l'identité linguistique d'un texte. Or cette évidence a beau être patente dans l'immense majorité des cas, elle ne permet pas pour autant de conclure à la localisation culturelle de ce texte, dont elle n'est jamais qu'un indicateur parmi d'autres. <sup>6</sup>

La réflexion sur l'écriture littéraire à la croisée des langues oblige donc tout d'abord à repenser la notion même de langue : qu'est-ce au fond qu'une langue, si on ne la cantonne pas au critère national ? Les parlers locaux, les dialectes, les patois, les jargons spécialisés, les idiolectes sont-ils des langues ? Existe-t-il seulement des limites claires entre les langues, par-delà et à l'intérieur des frontières nationales ? Comme l'ont montré,

---

<sup>3</sup> « National languages [...] are the opposite of what nationalist mythology supposes them to be, namely the primordial foundations of national culture and the matrices of the national mind. They are usually attempts to devise a standardized idiom out of a multiplicity of actually spoken idioms, which are thereafter downgraded to dialects, the main problem in their construction being usually, which dialect to choose as the base of the standardized and homogenized language. » Hobsbawm, *ibid.*, p. 54.

<sup>4</sup> « Yet the “national language” is rarely a pragmatic matter ». *Ibid.*, p. 95.

<sup>5</sup> Voir Derive, Jean, « La question de l'identité culturelle en littérature », *HAL*, 2007 [en ligne, consulté le 08/05/2017] : <[https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00344040/file/La\\_question\\_de\\_l\\_identite\\_culturelle\\_en\\_litterature.pdf](https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00344040/file/La_question_de_l_identite_culturelle_en_litterature.pdf)>.

<sup>6</sup> Voir notamment Bhabha, Homi K., *The Location of Culture*, London & New York, Routledge, 1994.

entre autres, les travaux réalisés et coordonnés par Andrée Tabouret-Keller,<sup>7</sup> appeler un idiome une « langue » n'est pas un acte innocent mais une construction sociale à forte dimension idéologique : outil d'unification et de domination politique aux mains des instances dirigeantes, la langue peut être aussi un vecteur d'appropriation, de légitimation et de construction identitaire pour des collectivités ou des individus. « Nommer, c'est faire exister, c'est construire », note encore Cécile Canut dans un article consacré à la démarcation entre les langues,<sup>8</sup> poursuivant un questionnement de la notion de langue comme « grand impensé de la linguistique »<sup>9</sup> qui se situe dans la continuité des réflexions, notamment, de John L. Austin sur la performativité du langage,<sup>10</sup> de Pierre Bourdieu sur la fonctionnalisation des codes dans les pratiques sociales,<sup>11</sup> et de Michel Foucault sur le caractère normatif du discours.<sup>12</sup>

Ainsi toute l'ambivalence de l'attitude qui prévalait envers le yiddish jusqu'à la Seconde Guerre mondiale se reflète-t-elle, comme le montre Natalia Krynicka, dans l'évolution de la terminologie employée pour le désigner : dénommé indifféremment jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, par les juifs de Pologne, « langue ashkénaze » (*loshn-ashkenaz*), « allemand » (*taytsh*) ou « judéo-allemand » (*yidish-taytsh*), avant de devenir du « yiddish » tout court, il reste volontiers désigné comme « langue juive » (*jüdische Sprache*) en Autriche tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, tandis que se répand parallèlement la désignation condescendante de « jargon » qui va finir par supplanter toutes les autres. Ce terme emprunté au français, adopté initialement par les protagonistes de la *Haskala* (Lumières juives), qui prônaient l'assimilation linguistique des juifs à leur pays de résidence, fut repris par les yiddishophones, sans connotation péjorative, pour désigner la langue vernaculaire par opposition à la langue « noble » des juifs qui restait l'hébreu ; mais peu à peu, c'est lui qui allait s'imposer, en une acception de plus en

---

<sup>7</sup> Voir en particulier Tabouret-Keller, Andrée (dir.), *Le nom des langues I – Les enjeux de la nomination des langues*, Louvain-La-Neuve, Peeters, 1997, et Tabouret-Keller, Andrée et Patrick Sériot, *Les discours sur la langue sous les régimes autoritaires, Cahiers de l'ILSL 17*, Lausanne, 2005.

<sup>8</sup> Canut, Cécile, « À la frontière des langues », *Cahiers d'études africaines* 163–164/2001 [en ligne, consulté le 23/01/2016] : <<http://etudesafriaines.revues.org/104>>.

<sup>9</sup> Sériot, Patrick, « Faut-il que les langues aient un nom ? », in : Tabouret-Keller, Andrée (dir.), *Le nom des langues I* (note 7), p. 167–190 (p. 168).

<sup>10</sup> Austin, John L., *How to do Things with Words*, Oxford, Clarendon Press, 1962.

<sup>11</sup> Bourdieu, Pierre (avec Luc Boltanski), « Le fétichisme de la langue », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 4/1975, p. 2–32 ; Bourdieu, Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Seuil, 2001.

<sup>12</sup> Foucault, Michel, *Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966.

plus dépréciative qui ouvrait la voie à un rejet ostensiblement antisémite des *locuteurs* de cette langue.<sup>13</sup>

Aujourd'hui encore, le seul fait de nommer une langue – de la déclarer telle – revêt des enjeux politiques bien réels. La question est ainsi d'actualité en France pour certaines langues régionales qui, comme le picard, ne sont pas reconnues par l'État en dépit de l'adoption en 1992 de la Charte européenne des langues régionales et minoritaires, destinée à protéger ces langues de l'extinction. La France, qui a signé ce traité sous le gouvernement Jospin en 1999, ne l'a toujours pas ratifié.<sup>14</sup> De fait, reconnaître au picard le statut de langue et non de simple dialecte du français, comme le recommande le rapport de Bernard Cerquiglini,<sup>15</sup> qui le répertorie comme l'une des 75 langues de France, serait prendre une décision lourde de conséquences : cela ouvrirait la possibilité d'un cadre institutionnel prévoyant entre autres la mise en place d'un enseignement en picard et une présence obligatoire du picard dans les médias publics.

## 2. Le problème du monolinguisme

La remise en question de l'existence des langues comme entités distinctes nous invite également à reconsidérer la question du plurilinguisme : s'il n'y a pas de consensus sur ce qu'est une langue, la notion de plurilinguisme devient pour le moins aléatoire. Le plurilinguisme est-il par nature autre chose que le monolinguisme ? Autrement dit, le monolinguisme existe-t-il ?

L'idée exprimée de façon métaphorique par Proust dans sa célèbre phrase sur la « langue étrangère » que l'écrivain aurait le pouvoir de faire vibrer dans ses textes<sup>16</sup> a été développée par Deleuze et Guattari dans l'essai *Kafka. Pour une littérature mineure*.<sup>17</sup> Les deux philosophes y postu-

---

<sup>13</sup> Voir Krynicka, Natalia, « Langue juive ou jargon : les dénominations du yiddish en Pologne avant 1939 », *Yod*, 16/2011, p. 99–117.

<sup>14</sup> L'article 2 de la Constitution française stipule en effet que « la langue de la République est le français ». Un projet de loi constitutionnelle visant à autoriser la ratification de la Charte, déposé en décembre 2013, a été refusé par le Sénat en octobre 2015.

<sup>15</sup> Cerquiglini, Bernard, « Les langues de la France », rapport au Ministre de l'Éducation nationale, de la Recherche et de la Technologie et à la Ministre de la Culture et de la Communication, 1999 [en ligne, consulté le 16/05/2017] : <<http://www.ladocumentationfrancaise.fr/var/storage/rapports-publics/994000719.pdf>>.

<sup>16</sup> « Les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère. » Proust, Marcel, « Contre Sainte-Beuve », *Contre Sainte-Beuve* précédé de *Pastiches et mélanges* suivi de *Essais et articles*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1971, p. 299.

<sup>17</sup> Deleuze, Gilles et Félix Guattari, *Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit, 1975.

lent que la force de l'écriture littéraire non seulement réside dans son « étrangeté » foncière, mais que celle-ci est de nature à « minorer » la littérature consacrée, ce qu'ils appellent la littérature écrite dans une langue « majeure » :

[...] écrire comme un chien qui fait son trou, un rat qui fait son terrier. Et, pour cela, trouver son propre point de sous-développement, son propre patois, son tiers-monde à soi, son désert à soi.<sup>18</sup>

Pour « minorer » la littérature, l'écrivain doit selon eux « faire un usage mineur » de sa propre langue en y devenant étranger. Cette idée fait de l'*impureté* linguistique, du pouvoir de brouiller les lignes de démarcation entre langue propre et langue étrangère, langue majeure et langue mineure, langue académique et langue marginale, l'enjeu même de l'art littéraire, au sens où la capacité de l'écrivain à déséquilibrer et à dynamiser les normes établies (ce qui fonde la « condition révolutionnaire » de toute littérature véritable) dépendrait du potentiel de « déterritorialisation » qu'il parvient à libérer dans son écriture. En ce sens, *poétique de la résistance* serait un pléonasmе, car la résistance à l'hégémonie de la littérature canonique, par essence monolingue, serait au principe même de la création littéraire.

Cette observation rejoint dans une certaine mesure la mise en garde de Roland Barthes contre le « fascisme » de la langue. Selon Barthes, la langue est fasciste en tant que telle ; il n'y a guère de différence de ce point de vue entre langues mineures et langues majeures, langues centrales et langues périphériques, langues dominantes et langues dominées. Toute langue est fasciste au sens où le fascisme, « ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire ».<sup>19</sup> Or les signes dont la langue est constituée « n'existent que pour autant qu'ils sont reconnus, c'est-à-dire pour autant qu'ils se répètent ». Par conséquent, « le signe est grégaire ; en chaque signe dort un monstre : un stéréotype ».<sup>20</sup> D'où l'importance et la difficulté du travail de l'écrivain, qui consiste à déjouer les pièges inhérents à la codification des langues pour se soustraire à l'alliance funeste entre la langue et le pouvoir. Il s'oblige ainsi à s'inventer une langue à soi, une langue nouvelle qui ne soit pas encore infestée par le pouvoir et la servilité, c'est-à-dire en somme une langue située en dehors du langage commun, celui de la communication.

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>19</sup> Leçon inaugurale de la chaire de sémiologie littéraire du Collège de France, prononcée le 7 janvier 1977, Barthes, Roland, *Leçon*, Paris, Seuil, 1978, p. 14.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 15.

Si l'on appelle liberté non seulement la puissance de se soustraire au pouvoir, mais aussi et surtout celle de ne soumettre personne, il ne peut donc y avoir de liberté que hors du langage.<sup>21</sup>

Cette liberté que l'écrivain recherche « hors du langage », la liberté de celui qui s'affranchit *par* et *contre* les mots du déterminisme de la langue et de l'origine en démystifiant les fantasmes de la « langue maternelle », de la patrie et de l'identité, c'est la liberté paradoxale de celui qui a compris qu'il ne possède aucune langue ; que la langue qu'il parle n'est pas la sienne car il est pris dans un *double bind*, cette langue dans laquelle il s'exprime n'étant jamais, comme l'a dit Derrida, que « le monolinguisme de l'autre » : « je n'ai qu'une langue, or ce n'est pas la mienne ». <sup>22</sup> Il est possible, selon Derrida, d'être à la fois monolingue et plurilingue ; non seulement possible mais inéluctable et universel. L'aliénation langagière, dont l'individu plurilingue est plus conscient que les autres parce qu'il n'est pas enfermé dans la sécurité illusoire du monolinguisme, devient paradoxalement source d'émancipation parce qu'elle permet d'entrevoir la part de contrainte que comporte tout type de code, de système, d'ordre. Elle ouvre ainsi la voie au décloisonnement de la pensée elle-même : « Si j'avais à risquer, Dieu m'en garde, une seule définition de la déconstruction, brève, elliptique, économique comme un mot d'ordre, je dirais sans phrase : *plus d'une langue*. » <sup>23</sup>

Cette position était déjà peu ou prou celle de Kafka, lui aussi un écrivain juif polyglotte, socialisé dans un espace où coexistaient plusieurs langues engagées dans un rapport de force dissymétrique, et douloureusement conscient de la relation problématique qu'il entretenait avec toutes les langues qu'il pratiquait – et ne maîtrisait pas pour autant, précisément. L'aspiration de Kafka à un monolinguisme qu'il savait utopique ne trouva à se réaliser que dans l'écriture, plus exactement dans le texte littéraire.<sup>24</sup>

Somme toute, le monolinguisme pourrait bien n'être qu'une sorte de mirage. Le terme, en tout cas, n'est apparu que fort tard (comme dérivé antagoniste de *bilinguisme*) et n'a jamais fait l'objet d'un effort de définition sérieux. Construction abstraite et dépourvue de fondement théorique autant que d'élaboration discursive, il serait, selon le germaniste David

---

<sup>21</sup> *Ibid.*

<sup>22</sup> Derrida, Jacques, *Le Monolinguisme de l'autre, ou la prothèse d'origine*, Paris, Galilée, 1996, p. 15.

<sup>23</sup> Derrida, Jacques, *Points de suspension. Entretiens*, Paris, Galilée, 1992, p. 225. C'est Derrida qui souligne.

<sup>24</sup> Voir à ce sujet Gramling, David, « Getting up onto monolingualism : Barthes, Kafka, Myth », *Thamyris/Intersecting*, 28/2014, p. 15–38, ainsi que Yildiz, Yasemin, « The uncanny mother tongue : monolingualism and Jewishness in Franz Kafka », in : *Beyond the Mother Tongue : The Postmonolingual Condition*, New York, Fordham University Press, 2012, p. 30–66.

Gramling, une « invention », un mythe qui a accompagné et permis l'édification des littératures nationales, et qui serait appelé à être déconstruit et dépassé au même titre que d'autres mythes de la modernité.<sup>25</sup> Une invention puissante toutefois, puisqu'elle marque l'avènement, à la fin de la Renaissance, d'une nouvelle conception des langues comme systèmes de communication distincts, autonomes, équivalents et interchangeables. On passe alors de la liberté de pratiques combinatoires à proprement parler *translingues* voire *a-lingues* (celles des troubadours du Moyen Âge, qui choisissaient de s'exprimer dans tel ou tel *parler* au gré de leurs envies et/ou de leurs sujets) à la rigidité d'une conception reposant sur l'unité et l'autosuffisance linguistiques. S'il s'agit là selon Gramling d'un *mythe*, au sens barthésien du terme, c'est que ce postulat idéologique (ce n'est pas un hasard si l'idéal monolingue se développe en étroite corrélation avec le colonialisme européen moderne) demeure néanmoins inaperçu – non parce qu'il serait caché, mais parce qu'il a pris toute l'apparence de la facticité et de l'innocence.<sup>26</sup> Car le monolinguisme comme hypothèse normative ne postule pas la supériorité d'une langue sur les autres, il suggère juste qu'il serait possible de dire la même chose dans toutes les langues sans déperdition de sens, et que par conséquent les contenus véhiculés dans une langue donnée seraient intégralement accessibles au locuteur de toute autre langue par le biais de la traduction. En dépit des avancées indéniables que cette idée a permises dans les domaines scientifique et intellectuel, il est devenu difficile de ne pas questionner une prémisse qui a pour effet de rendre les langues, dans leur diversité, « contextuellement superflues »,<sup>27</sup> ouvrant ainsi la voie à ce que les décolonialistes appellent *épistémicide*.

Nombre d'auteurs s'attachent aujourd'hui à démystifier cette conception qui a partie liée, pour le meilleur et pour le pire, avec le rationalisme et l'universalisme des Lumières. Car affirmer que toutes les langues se valent, se suffisent à elles-mêmes et sont transposables entre elles, c'est adopter une position qui revient à gommer les différences et à nier l'autre. À ce « conformisme monolingue » s'oppose la position éthique d'un polylinguisme inclusif, compris comme une « pluslangue » (Hélène Cixous) qui engloberait non seulement tous les idiomes humains mais aussi des formes d'expression non verbales. De ce point de vue, le bilinguisme ne serait autre que la « langue minimale » : « *au moins deux*. Et on voit le

<sup>25</sup> Gramling, David, *The Invention of Monolingualism*, London, Bloomsbury Academic, 2016.

<sup>26</sup> Toute l'efficacité du mythe, tel que le définit Barthes, tient à l'effacement du concept derrière la forme, qui suggère un état de fait : « Le mythe est lu comme un système factuel alors qu'il n'est qu'un système sémiologique. » Barthes, Roland, « Le mythe, aujourd'hui », in : *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p. 191–247 (p. 217).

<sup>27</sup> Gramling, David, *The Invention of Monolingualism* (note 25), p. 11.

monde autrement ».<sup>28</sup> En dépassant les frontières que nous impose la clôture nationale, il s'agit de retrouver la dimension sociale du langage, et, partant, toute la question du rapport de force entre communautés.

### 3. Délimitation du champ de l'étude

Cette problématique est au cœur de la réflexion que propose le présent ouvrage. L'écrivain acculé au choix d'une langue d'écriture se pose en effet avec une acuité particulière la question du rapport au pouvoir. Il est dans une situation que résume parfaitement la formule de « surconscience linguistique »<sup>29</sup> forgée par Lise Gauvin pour décrire la position d'inconfort dans laquelle produisent, entre autres, les écrivains francophones du Québec : obligés de « penser la langue », ils doivent « créer les conditions de leur visibilité »<sup>30</sup> en dehors du cadre d'historiographie littéraire nationale qui reste la référence commune omniprésente. Cette position, pour être volontiers considérée comme marginale vue d'Europe, dans la mesure où elle concerne essentiellement des régions « périphériques » (en général d'anciennes colonies), n'en est pas moins amenée à devenir à court terme majoritaire : on dénombre déjà plus de francophones aujourd'hui en Afrique qu'en Europe, laquelle ne regroupera plus que 12% des locuteurs de cette langue d'ici 2050.<sup>31</sup> L'anglais connaît une évolution semblable, et il y a beau temps que les écrivains anglophones ne proviennent plus majoritairement du « monde anglo-saxon » au sens strict.

Il est donc temps de procéder à un décentrement du regard porté sur la littérature à l'échelle mondiale, et si c'est là un effort qui peut (et doit) être fourni quel que soit le sujet traité, nous avons résolu de faire dans cet ouvrage du choix linguistique, de ce *langagement* dont parle encore Lise

---

<sup>28</sup> Cixous, Hélène et Cécile Wajsbrot, *Une autobiographie allemande*, Paris, Christian Bourgois, 2016, p. 91 (c'est Hélène Cixous qui souligne).

<sup>29</sup> Gauvin, Lise, *L'écrivain francophone à la croisée des langues. Entretiens*, Paris, Karthala, 1997.

<sup>30</sup> L'expression, empruntée à Pascale Casanova (*La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 1999, p. 243), est reprise par Lise Gauvin dans « Autour du concept de littérature mineure – Variations sur un thème majeur », in : Bertrand, Jean-Pierre et Lise Gauvin (dir.), *Littératures mineures en langue majeure : Québec / Wallonie-Bruxelles*, Bruxelles, Peter Lang, 2003, p. 19–40 (p. 31).

<sup>31</sup> Ces chiffres correspondent à l'estimation de l'Organisation Internationale de la Francophonie [en ligne, consulté le 30/04/2017] : <<https://www.francophonie.org/Estimation-des-francophones.html>>. Sur la méthodologie de recensement et la distinction entre locuteurs natifs et locuteurs alphabétisés en français, voir [en ligne, consulté le 30/04/2017] : <[https://www.francophonie.org/IMG/pdf/note\\_methodologique.pdf](https://www.francophonie.org/IMG/pdf/note_methodologique.pdf)>.

Gauvin,<sup>32</sup> l'angle même sous lequel nous abordons la littérature – sans délimitation ni territoriale (considérer séparément des aires linguistico-culturelles) ni historique et politique (aborder séparément l'époque coloniale, la configuration postcoloniale et l'avènement d'un monde « globalisé », ou encore des configurations de diaspora, d'exil et d'immigration). L'objectif est d'examiner sans idée préconçue les multiples enjeux – éthiques, politiques, existentiels et esthétiques – qui déterminent le choix d'une langue d'écriture dans un contexte d'oppression ou de violence, ou encore dans une zone de contact entre différentes communautés, et d'en étudier les incidences sur la conception et les formes de l'œuvre littéraire. Cela suppose d'appréhender la question selon une perspective à la fois transdisciplinaire, transnationale et transhistorique, de façon à éviter autant que possible les impasses critiques qui résultent de classifications sommaires et débouchent souvent sur des polarisations réductrices (dominant *vs* dominé, centre *vs* périphérie, conformisme *vs* marginalité...).

Il n'était pas question, par exemple, de réduire le champ de l'investigation à l'écriture en langue étrangère (exophonie). Le choix d'un écrivain peut en effet se porter sur une autre langue que sa langue d'origine ou la langue véhiculaire de son pays lorsque celle-ci est avilie, pervertie par son instrumentalisation politique : c'est le cas de beaucoup d'écrivains exilés, expatriés ou en situation minoritaire dans un contexte de domination totalitaire. Mais dans les mêmes circonstances, un auteur peut être amené au contraire à réaffirmer son attachement à la langue barrée comme une forme de résistance à la violence mortifère véhiculée par elle. Ainsi Elias Canetti, Viennois d'adoption issu de la communauté judéo-espagnole de Bulgarie, a-t-il continué à écrire en allemand après 1939 dans son exil anglais parce qu'il voulait préserver la « pureté » de cette langue avilie par Hitler, de la même façon que ses ancêtres avaient emporté avec eux la langue espagnole lorsqu'ils furent chassés d'Espagne en 1492. En intitulant le premier volume de son autobiographie *La Langue sauvée* (*Die gerettete Zunge*), il souligne qu'en accédant à l'écriture d'abord, puis en disputant aux nazis la mainmise sur cette langue qu'ils avaient déshonorée, il est parvenu *in fine* à sauver sa propre « langue », comprise à la fois comme organe de parole (*Sprache*) et comme partie intégrante de son être (*Zunge*). Juif apatride, dévasté par l'expérience de la persécution, il avait tenté dans un premier temps de s'identifier pleinement au peuple exterminé et de rejeter la langue et la culture de l'opresseur. Mais, comprenant à quel point « le monde a toujours été un monde de bannis »,<sup>33</sup> il décide de

---

<sup>32</sup> Gauvin, Lise, *Langagement : l'écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Boréal, 2000.

<sup>33</sup> « Erst im Exil kommt man darauf, zu einem wie wichtigen Teil die Welt schon immer eine Welt von Verbannten war. » [« Ce n'est qu'en exil qu'on mesure à quel point le monde a toujours été un monde de bannis », trad. C.M.] Canetti, Elias,

résister à la tentation du repli et, renonçant définitivement à la sécurité illusoire que procure l'appartenance à un groupe, de se réappropriier sa langue d'élection, celle dont on a tenté de lui interdire l'accès. En s'octroyant le droit de continuer à écrire dans la langue du génocide, et en proclamant dans cette langue son renoncement à la sécurité du sentiment national, il fait de la dépossession (d'une langue et d'une patrie) un lâcher-prise salvateur, la condition même de la reconquête de son autonomie et de son estime de soi.<sup>34</sup>

Né une quinzaine d'années après Canetti en Bucovine, le poète Paul Celan, survivant exilé en France d'une famille juive exterminée, a non seulement conservé l'allemand comme langue d'écriture jusqu'à son suicide en 1970, mais il a consacré toute son œuvre à mettre au jour les germes du nazisme dans la plus haute tradition littéraire allemande. Quant au philologue Victor Klemperer, c'est en se livrant dès 1933 à une étude scrupuleuse de la « langue du III<sup>e</sup> Reich » (*LTI : Lingua Tertii Imperii*)<sup>35</sup> qu'il résiste, en allemand et au nom de la culture allemande, à l'endoctrinement nazi. Cette réaffirmation paradoxale du lien des victimes à la langue des bourreaux trouve un prolongement aujourd'hui chez certains descendants de survivants de la Shoah qui, telle Katja Petrowskaja, née à Kiev en 1970 et installée depuis 1999 à Berlin, relèvent le défi d'une adoption a posteriori de la langue allemande *parce qu'elle fut celle de l'extermination*.

On ne saurait réduire ces positions « conservatrices », au sens littéral du terme, à un quelconque parti pris de conformisme, par opposition aux voies empruntées par d'autres écrivains qui, de Joseph Conrad à Agota Kristof, se détournèrent bon gré mal gré, littérairement parlant, de leur langue première. Le choix de rester ou non fidèle à sa langue d'origine n'est pas en soi un critère de positionnement idéologique. Et le rapport des écrivains exophoniques à leur langue d'adoption n'est souvent pas moins ambivalent que celui de leurs collègues endophoniques à une langue première confisquée, altérée ou discréditée – si tant est qu'on puisse seulement distinguer clairement les deux cas de figure.

Choisir une langue, ce n'est donc pas nécessairement opter pour la langue de l'autre, ce peut être aussi bien réhabiliter ou se réapproprier une langue qui vous est propre et qui, pour une raison ou une autre, vous a été aliénée. Cette réappropriation peut s'opérer dans le respect scrupuleux de

---

*Aufzeichnungen 1942–1985*, München, Hanser, 1993, p. 37 (note datée de l'année 1943).

<sup>34</sup> Voir sur cette question nos articles « Elias Canetti et le refus de la nation », *Austriaca* 67–68/déc. 2008–juin 2009 (« Hommage à Félix Kreissler »), p. 191–203, et « Écritures de l'exil chez Elias et Veza Canetti », *Études germaniques* 252, 4/2008 (« Habiter ou ignorer l'autre – Les écrivains de l'exil »), p. 855–876.

<sup>35</sup> Klemperer, Victor, *LTI – Notizbuch eines Philologen*, Berlin, Aufbau-Verlag, 1947.

l'intégrité de la langue à « sauver » (Canetti continuant à écrire en allemand parce qu'il est juif, ou Isaac B. Singer bâtissant son œuvre aux États-Unis dans la « langue des fantômes », le yiddish des juifs polonais exterminés), comme elle peut également déboucher sur une refonte linguistique radicale, si la langue en question est amalgamée à une autre, plus répandue ou plus prestigieuse, de sorte à atteindre une forme d'universalité. On pense à l'incorporation du créole à base anglaise dans l'œuvre de Derek Walcott, ou du créole à base française dans les textes d'Édouard Glissant et de Patrick Chamoiseau.

De ce point de vue, la décision des écrivains juifs qui optèrent pour la langue dans laquelle fut commis le génocide n'est pas sans analogie avec celle des nombreux auteurs coloniaux et postcoloniaux qui, issus d'un contexte linguistique composite associé à une subalternité historique, culturelle et sociale, tentent de s'imposer dans une langue « majeure ». Cette option peut relever d'un engagement militant, souvent associé à un objectif de transmission mémorielle : préserver le patrimoine culturel d'une communauté menacée d'extinction, par exemple. Mais elle peut aussi constituer un acte d'émancipation dont la portée ne se mesure vraiment que par rapport au contexte de production et de réception des textes. L'inscription de l'écrivain minoritaire ou périphérique dans une tradition dominante s'affirme alors comme une victoire personnelle remportée sur un environnement qui a tendance à n'accepter l'autre que sous l'étiquette de l'exotisme. Il convient ainsi de reconsidérer la vision sommaire selon laquelle V.S. Naipaul, écrivain trinitadien issu de la diaspora hindoue, lauréat du prix Nobel de littérature en 2001, incarnerait de façon emblématique l'aliénation de l'ex-colonisé et sa sur-assimilation à la culture métropolitaine, par opposition à l'impertinence d'un Salman Rushdie assumant de manière provocatrice son « hybridité » postcoloniale (au sens donné à ce terme par Homi K. Bhabha), ou encore au combat solitaire que mène le romancier et dramaturge kényan Ngugi Wa Thiong'o contre l'utilisation de l'anglais par les élites de son pays (et d'autres nations africaines) en ne publiant plus qu'en kikuyu, la langue vernaculaire de son ethnie.<sup>36</sup> Du point de vue de la nécessité de prendre position par rapport à l'hégémonie culturelle du centre colonial, ces différentes attitudes, qui ont pu apparaître comme antagonistes, ne sont que les différentes facettes d'une même réalité.

Même lorsque la décision d'écrire dans une langue « majeure » semble purement pragmatique, voire surtout dans ces cas-là, le choix opéré reste

---

<sup>36</sup> Une approche novatrice de ces questions a été récemment proposée, pour le domaine anglophone, par Cécile Girardin et Philip Whyte dans *Continuité, classicisme, conservatisme dans les littératures postcoloniales*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014. Voir notamment, dans ce volume, Alam, Manzur, « Victime de l'impérialisme ? Ou comment réévaluer Naipaul », p. 157–166.

un objet de questionnement et de négociation permanent. Si bien que l'écrivain des marges qui opte pour une langue majoritaire afin d'échapper à l'isolement dévolu aux locuteurs de « petites langues » est parfois d'autant plus enclin à rechercher dans et par l'écriture le moyen de résister à l'hégémonisme des langues nationales, c'est-à-dire à faire de la littérature le lieu d'une lutte plus ou moins cryptée pour affirmer l'autonomie du sujet. Tel est le cas entre autres de la poétesse et romancière Maja Haderlap, qui, lorsqu'elle écrit en allemand, langue majoritaire en Autriche, le fait de manière à *sauver*, entre les lignes, l'idiome et la mémoire de la minorité slovénophone de Carinthie.

Langue de résistance ou langue à laquelle on entend résister de l'intérieur, le choix en lui-même importe finalement moins que l'usage qui est fait de la langue adoptée dans le texte littéraire : il s'agit en tout état de cause de conquérir un espace de liberté permettant l'expression de la subjectivité et de la singularité, à partir d'une position de départ foncièrement ambivalente, car à la fois intérieure et extérieure. Le monolinguisme qui en résulte, élaboré à partir d'un plurilinguisme sous-jacent et, la plupart du temps, d'une expérience de *manque* ou de *perte* de la langue première, fait l'objet d'une construction, d'une négociation, d'une (re)création personnelle. Fruit d'une *surconscience linguistique* aiguisée par l'expérience de la dépossession et du conflit, il est au cœur de la poétique et de l'*ethos* des auteurs. La langue choisie, sauvée d'elle-même ou de ses usages mortifères par l'écriture, devient tout à la fois l'instrument et l'enjeu de la création littéraire.

C'est cette dimension plurielle que nous avons voulu mettre en avant en intitulant l'ouvrage *Langues choisies, langues sauvées*. « Sauver sa langue », au sens donné à cette formule par Canetti, c'est résister par l'écriture à une violence qui menace l'intégrité de la personne. Si cette expérience a une portée qui dépasse l'individu, c'est que pour un écrivain qui a accès, pour quelque raison que ce soit, à *plus d'une langue*, le choix de s'exprimer dans l'une plutôt que dans l'autre est une décision prise en toute conscience, à la fois, du rapport de force inégal qui existe entre différentes langues dans un espace-temps donné, du lien précaire qui unit identité, langue et nation et, *last but not least*, du caractère contingent et contraignant de toute langue.

En plaçant la focale sur l'articulation du choix de la langue à la question de l'engagement, appréhendé ici au sens le plus large d'une *résistance* dans et par l'écriture, nous avons voulu embrasser dans une même réflexion des cas de figure qui relèvent de situations habituellement envisagées selon des angles différents selon qu'elles sont répertoriées comme exophoniques, diasporiques, postcoloniales, minoritaires, régionales ou mondialistes. Cela nous a conduits à reconsidérer la question rétroactivement pour des contextes où elle n'a que peu attiré l'attention jusqu'ici

(métissage du français et des langues anciennes, grec et latin, chez Fénelon par exemple), ou de l'étendre à des régions du monde où règne en apparence une grande homogénéité linguistique (Chine).

L'étendue de ce champ de recherche nous interdit évidemment d'espérer parvenir à un inventaire et ne serait-ce même qu'à un échantillon représentatif de toutes les attitudes adoptées par les écrivains vis-à-vis de leur langue d'écriture par rapport à d'autres langues disponibles. Il s'agit plutôt de jeter un coup d'œil dans le « vaste laboratoire de possibles »<sup>37</sup> que représente la langue pour un écrivain plurilingue, et ce sous l'angle d'un positionnement éthique et politique qui échappe en grande partie à l'alternative convenue subversion *vs* conservatisme. Nous espérons ainsi parvenir à dépasser non seulement l'antagonisme entre des postures d'écrivain qu'on a souvent tendance à opposer de manière un peu catégorique, mais aussi la dichotomie entre les études postcoloniales et les études littéraires « traditionnelles », ainsi que les frontières entre les différents champs disciplinaires mis à contribution (sociolinguistique, anthropologie, sciences politiques et sociales, études littéraires françaises et francophones, anglophones, hispaniques, germaniques, italiennes, chinoises, comparées...)<sup>38</sup>.

---

<sup>37</sup> Gauvin, Lise, *L'écrivain francophone à la croisée des langues* (note 29), p. 10.

<sup>38</sup> Pour une approche plus systématique de ce champ d'investigation actuellement en plein essor, nous renvoyons à l'abondante littérature consacrée aux phénomènes d'interpénétration linguistique en littérature depuis l'étude pionnière de Leonard Forster (*The Poet's Tongues. Multilingualism in Literature*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009 [1970]), notamment par des comparatistes comme George Steiner (*Extraterritorial: Papers on Literature and the Language Revolution*, New York, Atheneum, 1971, *After Babel. Aspects of Language and Translation*, Oxford, Oxford University Press, 1975), Manfred Schmelting et Monika Schmitz-Emans (*Multilinguale Literatur im 20. Jahrhundert*, Würzburg, Königshausen & Neumann, 2002, *Literatur und Vielsprachigkeit*, Heidelberg, Synchron, 2004), Myriam Suchet (*L'Imaginaire bétérolingue. Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues*, Paris, Classiques Garnier, 2014), ou encore Britta Benert (*Paradoxes du plurilinguisme littéraire 1900: Réflexions théoriques et études de cas*, Bruxelles, Peter Lang, 2015), auteure aussi de l'excellente synthèse « Babel en littérature. Esquisse définitionnelle et réflexion sur les implications esthétiques, politiques et identitaires du plurilinguisme littéraire », in : Hélot, Christine et Jürgen Erfurt (dir.), *Éducation bilingue en France: Politique linguistique, modèles et pratiques*, Limoges, Lambert-Lucas, 2016, p. 610–627. S'y ajoutent des études réalisées par des linguistes et traductologues comme Paul Bandia (*Translation as Reparation: Writing and Translation in Postcolonial Africa*, Manchester, UK, St. Jerome Pub., 2008), et par des spécialistes de lettres françaises et francophones comme Rainier Grutman (*Des Langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIX<sup>e</sup> siècle dans le roman québécois*, Montréal, Fides, 1997), Lise Gauvin (voir notes 29, 30 et 32, ainsi que notamment *Les Langues du roman: du plurilinguisme comme stratégie textuelle*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1999), Robert Dion et Hans-Jürgen Lüsebrink (*Écrire en langue étrangère. Interférences de langues et de cultures dans le monde fran-*

#### 4. Structure de l'ouvrage

Les vingt-quatre études qui composent ce recueil s'organisent en six ensembles. Le premier réunit en guise de prélude deux exposés qui balisent le champ de la réflexion en proposant des pistes pour dépasser la vision monolingue de la littérature. Les cinq parties suivantes présentent des études de cas articulées à des thématiques recoupant différents champs d'approches disciplinaires.

La première partie, « Pour une poétique de la résistance : littérature et pluralité linguistique », développe deux analyses qui insistent sur les notions de relativité et de négociation : l'une aborde le plurilinguisme textuel comme choix stratégique dans les œuvres d'auteurs en situation minoritaire, l'autre inventorie les approches contemporaines de la diversité des langues en articulant les questions de choix linguistique aux questions de traduction.

Dans le premier chapitre, Lise Gauvin s'attache à montrer comment les écrivains francophones assument l'enjeu d'intégrer aux codes de l'écrit littéraire et du français hexagonal un référentiel qui renvoie à des systèmes de représentation culturels différents. S'appuyant sur des exemples tirés des œuvres de Michel Tremblay, Patrick Chamoiseau et France Daigle, elle fait ressortir le caractère expérimental du travail de ces écrivains, dont les nouvelles poétiques romanesques traduisent en avancées textuelles la réflexion langagière et métafictionnelle de leurs auteurs, creusant le sillon de cette quête d'une « esthétique du divers » revendiquée par Segalen et, à sa suite, par Glissant et les signataires du manifeste *Éloge de la créolité*.

Complétant cette approche, Charles Forsdick met l'accent sur le nombre croissant d'œuvres littéraires qui déploient de nouvelles configurations inter- et intralinguistiques au point de devenir en soi des « zones de traduction ». Il fait valoir ainsi que la traduction n'est pas seulement une forme de circulation à envisager en termes de relation intertextuelle, mais qu'elle est souvent aussi une dimension intrinsèque du texte, soit qu'on ait affaire à une littérature « née traduite » (Walkowitz), soit qu'il s'agisse d'une littérature procédant d'un hétérolinguisme de nature à défier les principes de la traduction monolingue traditionnelle et à remettre en question le statut du texte original par rapport au texte traduit. Si les deux approches convergent vers la référence à Glissant, dont nos auteurs saluent le projet précurseur d'« écrire en présence de toutes les langues du

---

*cophone*, Québec/Frankfurt a.M., Nota Bene/Iko, 2002), Georg Kremnitz (*Mebrsprachigkeit in der Literatur. Wie Autoren ihre Sprache wählen*, Wien, Praesens, 2004) ou encore Alfons Knauth (co-éditeur avec le germaniste Hans-Georg Grüning de l'ouvrage *Imaginaire et idéologie du plurilinguisme littéraire et numérique. / Immaginario e ideologia del plurilinguismo letterario e digitale*, Berlin, LIT-Verlag, 2014).

monde », Charles Forsdick pointe pourtant les limites d'une conception qui place à l'horizon de l'écriture postnationale et postcoloniale une « littérature-monde » *en français*. L'état des lieux qu'il dresse des façons contemporaines d'envisager la diversité linguistique invite au contraire à dépasser le nationalisme ethnolinguistique dont les signataires du manifeste éponyme se révèlent tributaires sans le vouloir, et à développer de nouvelles grilles de lecture capables d'identifier les poétiques émergentes et de se mettre au diapason de leur dynamisme transgressif.

La deuxième partie, « S'appropriier la langue de l'autre, réadopter une langue aliénée : l'écriture en contrebande », réunit quatre études consacrées à la tension productive entre deux langues dans l'œuvre d'auteurs s'employant à déjouer, par l'écriture, des stratégies d'anéantissement de l'individu et de la culture. Qu'il s'agisse de préserver la mémoire d'une collectivité ou de s'incorporer une pensée étrangère, l'enjeu est de lutter contre l'asphyxie intellectuelle et morale engendrée par la destruction d'une civilisation partagée.

La contribution d'Eva Voldřichová Beránková retrace l'histoire de la littérature yiddish de Montréal, qui transmet et perpétue la culture du *shtetl* sur le sol américain depuis la première arrivée massive de juifs d'Europe de l'Est au début du XX<sup>e</sup> siècle. Elle montre comment les différentes vagues d'immigration ont marqué les étapes de cette histoire et conduit à des réajustements stratégiques successifs. Les enjeux de l'écriture en yiddish après la Shoah sont illustrés à partir du cas de la poétesse et romancière Chava Rosenfarb, qui a pris le risque de créer « dans le vide » pour prouver que le nazisme n'est pas parvenu à tarir la source vive de cette langue.

En contrepoint de cette analyse, Katja Schubert revient sur la question du devenir de la littérature juive-allemande en Europe : anéantie par la dictature nazie, cette tradition qui remonte au XVIII<sup>e</sup> siècle fait l'objet aujourd'hui, de la part d'écrivains ayant perdu tout contact avec le judaïsme confessionnel et culturel, d'une quête des origines qui a des allures d'exhumation archéologique. À l'exemple d'un texte singulier, *Peut-être Esther* de Katja Petrowskaja, elle montre comment la congédiation d'une certaine image de l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle (où, pour les juifs européens, la Shoah avait pris la place de la *Mitteleuropa* de leurs ancêtres) peut ouvrir la voie à une réappropriation de la parole juive capable de renouer avec l'héritage du XIX<sup>e</sup> et du premier XX<sup>e</sup> siècle, époque où la contribution des intellectuels juifs à l'avant-garde et à la modernité fut considérable. Dans le parcours initiatique retracé au fil de ce texte, l'allemand fait office de « baguette de sourcier » : langue seconde laborieusement apprise, c'est lui qui permet à la jeune écrivaine, russophone d'origine, d'assumer la posi-

tion du juif réduit au mutisme et de détecter les sources cachées de sa créativité.

La troisième étude est consacrée à un cas d'interlinguisme littéraire lui aussi déterminé par l'histoire de la machine de destruction nazie, mais ancré dans une configuration de bilinguisme régional. Maja Haderlap, écrivaine de Carinthie, publie à la fois en allemand, langue majoritaire et officielle de l'Autriche, et en slovène, langue de la minorité linguistique de cette région frontalière où la population participa massivement à la résistance armée contre le régime nazi, avant de se voir museler après 1945. Comme le souligne Bernard Banoun, l'originalité de son œuvre tient au fait que l'auteure, sans jamais entremêler ses deux langues d'expression, les utilise de manière à ce qu'elles n'apparaissent pas comme exclusives l'une de l'autre. Faisant de l'allemand un détour pour revenir au slovène, elle en vient ainsi à défaire le dualisme d'une langue première, maternelle, nationale, qui serait plus *naturelle* et plus *authentique*, et d'une langue seconde littéralement *im-propre*, artificielle.

C'est une autre forme de subversion qu'illustre le dernier chapitre de cette partie, consacré à Cesare Pavese. Le célèbre écrivain italien, intellectuel de gauche longtemps exalté pour son engagement antifasciste, s'adonna en pleine Seconde Guerre mondiale à l'étude et à la traduction de *La Volonté de puissance* de Nietzsche. L'intérêt de ce militant culturel pour un texte instrumentalisé par les idéologues nazis soulève des questions délicates. Replaçant ce projet dans le contexte de l'ère mussolinienne, Francesca Belviso apporte un éclairage nuancé à l'hypothèse d'une filiation Nietzsche-Pavese : à mille lieues de la vulgate qui fit de Nietzsche un précurseur du fascisme, Pavese comprend l'ouvrage du philosophe comme une invitation non seulement à s'appropriier un système de valeurs différent du sien pour stimuler sa propre créativité, mais aussi à « s'incorporer » la langue et la pensée de l'autre de façon à l'accueillir dans son altérité radicale. En appliquant cette leçon à sa rencontre avec *La Volonté de puissance*, c'est-à-dire en surmontant sa propre résistance envers une pensée dérangement jusqu'à la faire sienne au nom d'un idéal de multiculturalisme dissident, il fait l'expérience et la preuve d'une « éthique de la frontière » (T. Hentsch) qui lui permet de se soustraire à l'emprise de toute idéologie.

La troisième partie, « L'étranger de l'intérieur, ou la place des langues minorées dans la nation et à ses marges », pose la question des stratégies de légitimation mises en œuvre par les acteurs du champ littéraire dans un contexte de diversité linguistique régionale.

L'étude de Mathilde Sempé, consacrée au rôle du breton dans l'élaboration d'une identité régionale « bretonne », se concentre sur le cadre institutionnel nécessaire à la production et la diffusion d'une littérature en

langue a priori « illégitime ». De cette analyse sociopolitique menée sur une période allant des années 1970 à la fin des années 1990, il ressort que le breton est non seulement l'objet de rapports de force internes aux champs universitaire, littéraire et éditorial, mais aussi, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'enjeu de luttes politiques pour la reconnaissance de « l'illégitime ».

Le cas est bien différent sur le territoire de la Picardie linguistique, où la langue régionale est encore loin de bénéficier du même degré de légitimation que le breton et se caractérise par une grande variété dialectale. En étudiant la démarche adoptée par l'équipe Ch'Lanchron, qui publie depuis 1980 une revue et des livres en picard, la linguiste Julie Auger constate que, d'une part, la norme adoptée par ce groupe favorise la distanciation par rapport au français et la variation régionale à l'intérieur du picard et que, d'autre part, le standard littéraire qu'il propose est ancré dans la langue parlée et écrite par les picardisants. L'établissement d'une norme centralisée est pourtant d'une importance vitale pour cette langue, qui n'est plus guère utilisée aujourd'hui à des fins de communication et ne fait donc plus l'objet d'une transmission générationnelle.

Mais entre laisser s'éteindre une langue et la revitaliser par des moyens volontaristes, n'y a-t-il pas une troisième voie qui permettrait d'échapper à l'aporie attachée au culte de l'authenticité ? C'est ce que suggère Alain Dawson, qui, sans quitter le territoire picard, nous propose une plongée dans le laboratoire de l'écrivain, éditeur et traducteur Ivar Ch'Vavar, auteur d'un ambitieux projet poétique : celui d'« inventer » une langue pour créer son œuvre. Pour appréhender ce projet inédit, le linguiste recourt au concept de *logothesis* forgé par Barthes et repris par Louis-Jean Calvet, et met au jour un autre aspect de la force créatrice générée par cet inconfort linguistique dans lequel produisent les auteurs plurilingues : son versant spéculatoire et utopiste, qui fait de certains d'entre eux des cousins de ces « fous du langage » (Yaguello), inventeurs de langues imaginaires conçues comme des langues universelles.

La dernière contribution de ce cycle nous conduit dans le contexte antillais, où des écrivains eux aussi acculés à choisir entre une langue *légitime* qui est le français et une (ou des) langue(s) vernaculaire(s) minorée(s) tentent de s'imposer dans le champ littéraire national tout en affirmant leur particularité culturelle. En confrontant les modalités d'intégration du créole dans les romans *Ravines du devant-jour* de Raphaël Confiant et *Tout-monde* d'Édouard Glissant, Paula Prescod ouvre une perspective nouvelle sur le débat entre créolité et créolisation, dont ces deux auteurs sont respectivement les figures emblématiques. L'analyse comparative révèle que malgré des positions philosophiques et poétologiques opposées, les deux romanciers se rejoignent sur quelques points essentiels : le rejet de la minorisation du créole, mais aussi celui de la répartition des langues et du créolisme.

La quatrième partie, « Trouver sa voix en situation liminale : entre le national et le continental », étend la réflexion à des espaces où le face-à-face entre une langue imposée par la colonisation et une ou des langue(s) vernaculaire(s) se complique d'enjeux à la fois nationaux et continentaux.

Ce cycle s'ouvre sur une analyse du dilemme auquel sont confrontés les écrivains africains dans le choix d'une langue d'écriture. Revenant sur le débat qui opposa Ngugi Wa Thiong'o à son aîné Chinua Achebe, David Simo met en perspective les discours qui s'affrontent sur cette question : un discours du retour aux langues autochtones, un discours qui prône l'appropriation des langues européennes par les Africains et un discours critique sur les langues européennes dans leur relation à l'Afrique. L'étude se concentre sur les deux premiers, portés respectivement par Achebe et Ngugi, deux écrivains célèbres engagés dans la lutte contre la perpétuation du système colonial et dont la notoriété repose sur des œuvres écrites en anglais ; toutefois, l'un défend l'utilisation de la langue européenne tandis que l'autre décide en 1977 de rompre avec la logique impérialiste en n'écrivant plus qu'en kikuyu. David Simo porte sur ce débat toujours sensible un regard affûté, mettant au jour les ambiguïtés et les contradictions qui traversent aussi bien le cosmopolitisme pragmatique d'Achebe que l'argumentation marxiste de Ngugi.

Les trois contributions suivantes explorent la situation en Amérique latine. La genèse des nations hispano-américaines, libérées de la puissance coloniale dès la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, a donné lieu à deux approches différentes de la question culturelle et linguistique, l'une reposant sur la valorisation des spécificités locales et des thèmes vernaculaires, l'autre consistant au contraire à rechercher l'identité hispano-américaine dans le cosmopolitisme et l'ouverture à l'étranger. Dans le second cas de figure, comme le montre Marcos Eymar, l'opposition ne s'établit plus entre deux langues, mais entre deux attitudes envers la langue : d'une part la position espagnole, caractérisée par le purisme, le provincialisme et le repli sur soi, d'autre part une attitude propre à l'Amérique hispanique, caractérisée par l'hybridation, l'internationalisme et l'ouverture à l'autre. Cette seconde approche est illustrée par les travaux de deux écrivains d'avant-garde, Xul Solar et César Moro.

L'étude suivante porte sur l'histoire de la représentation des Indiens dans le théâtre colombien. Pour compenser l'absence sur la scène des langues amérindiennes, les dramaturges durent imaginer des stratégies permettant de donner vie à des personnages qui n'avaient, de fait, accès à la parole ni dans la sphère publique ni dans les œuvres littéraires. Ernesto Mächler Tobar retrace l'évolution de ces procédés dramaturgiques, depuis l'usage des didascalies et de la gestuelle jusqu'à des formes de traduction, en passant par l'onomatopée et la métaphore. Ce panorama se clôt sur une note optimiste : les conditions semblent enfin réunies pour que les In-

diens se réapproprient le discours porté sur eux, investissant le théâtre comme lieu de « révolte contre l'ordre établi » (Duvignaud).

La dernière contribution de cette partie aborde les enjeux de la « littérature de la frontière », à l'interface entre l'Amérique latine et les États-Unis. Liée à une tradition de lutte pour les droits civiques et les communautés *chicanas* et *latinas* aux États-Unis, cette littérature connaît aujourd'hui des évolutions en partie liées aux rééquilibres culturels des territoires ; à cela s'ajoutent l'apparition d'une nouvelle génération de *Spanish writers* écrivant dans un anglais « impropre » ainsi qu'une augmentation du nombre d'écrivains hispano-américains vivant aux États-Unis mais écrivant pour le marché hispanique mondial. La complexité de cette configuration est illustrée de manière emblématique par Luis Humberto Crosthwaite, que Kevin Perromat décrit comme un écrivain de la frontière à plusieurs titres : journaliste et romancier, il mêle non seulement les langues mais aussi les genres (fiction et documentaire) et les registres (culture populaire mondialisée et traditions locales), de sorte à créer une poésie fondée sur la perméabilité totale des formes culturelles et linguistiques qui constitue une « éthique de la résistance ».

Dans la cinquième partie, « Travailler la matière : des langues qui prennent corps », l'attention est portée sur les procédés mis en œuvre par les écrivains plurilingues pour inscrire leurs textes dans une histoire, que ce soit en leur intégrant des formes d'oralité ou en recourant à des stratégies narratives et discursives propres à déjouer les pièges de l'essentialisme.

Le cycle s'ouvre sur une étude consacrée à une œuvre fondatrice de la littérature indienne moderne, *Kanthapura* (1938) de Raja Rao. Ce roman politique, qui exalte les idées de Gandhi au moment des luttes pour l'indépendance, ne put voir le jour qu'au terme d'âpres négociations entre l'auteur et ses éditeurs londoniens, qui désapprouvaient non le message du texte mais sa forme. Le romancier défendit ses choix esthétiques dans un avant-propos aux allures de manifeste. Adam Stephenson revient sur ce texte d'anthologie pour scruter les arguments avancés par Rao avant d'examiner au prisme de ces déclarations la technique narrative appliquée dans le roman. S'il a peu de traits communs avec la production d'écrivains postérieurs tels S. Rushdie ou G.V. Desani, *Kanthapura* présente en revanche, dans sa quête même d'une esthétique qui rendrait compte de l'« indianité » réelle, des ressemblances frappantes avec les œuvres de toute une lignée de poètes britanniques qui, de J. Macpherson à D. Thomas en passant par G.M. Hopkins et W. Barnes, tentèrent d'infléchir l'anglais standard dans un souci de retour aux sources de la culture populaire.

Après cette plongée dans la « préhistoire » du postcolonialisme, Marilynne Brun propose une réflexion sur la place de l'oralité dans la littérature

contemporaine d'écrivains aborigènes australiens. Rappelant que la notion de littérature est elle-même culturellement déterminée, elle fait valoir que l'attention portée à l'émergence tardive d'une production littéraire aborigène tend à occulter le fait que celle-ci fut précédée d'une longue tradition culturelle et spirituelle incluant des pratiques poétiques et narratives orales. La transposition dans le registre écrit de procédés originellement oraux revêt des enjeux de pouvoir importants, illustrés ici à partir d'un recueil de nouvelles de Paddy Roe et d'un roman de Kim Scott, dans lesquels sont décelées notamment des techniques d'*abrogation* et d'*appropriation* caractéristiques des procédés d'écriture postcoloniaux identifiés par Ashcroft, Griffiths et Tiffin dans *The Empire Writes Back*.

La troisième contribution porte un regard anthropologique sur la littérature anglophone de Trinidad, examinée au prisme de ses rapports avec le calypso. Après avoir exposé les codes de ce genre discursif oral mixte (musique/parole chantée) et son rôle social à Trinidad, Bertrand Masquelier focalise son propos sur l'incorporation du calypso dans les romans de trois écrivains trinitadiens, Sam Selvon, V.S. Naipaul et Earl Lovelace. Art éminemment dialogique, le calypso est contextualisé dans ces récits de façon à y introduire une pluralité de *voix* singulières et collectives. Cette poétique du calypso, qui souligne par réfraction la richesse des rhétoriques populaires, constitue pour les auteurs un moyen d'exprimer leur liberté de pensée, leur esprit de rébellion et leur enracinement dans une histoire et une société marquées par la colonisation.

Une approche différente du travail sur l'histoire se fait jour dans les deux derniers romans d'Édouard Glissant, *Sartorius* et *Ormerod*. Retrçant la « non-histoire » d'un peuple imaginaire qui échappe à toute tentative de localisation tant géographique qu'historique, ces œuvres dessinent un contre-projet radical des mythes fondateurs que se sont donnés les civilisations. Sarah Gröning montre comment, à travers cette fable anti-essentialiste, Glissant met en récit la contestation postcoloniale de toute forme de centralité. Faisant écho aux analyses précédentes de C. Forsdick, L. Gauvin et P. Prescod, cette étude illustre de quelle façon l'esthétique glissantienne « du divers » et « de la relation », adossée à la conception d'une *créolisation* élargie au monde entier, entend réinstaller le sujet dans un monde partagé, interconnecté et habitable, en redonnant le pouvoir à l'imaginaire sur le symbolique.

Confrontés au présupposé critique de la *surconscience linguistique* qui s'exprimerait dans leurs œuvres, nombre d'auteurs francophones ressentent toutefois le besoin d'un retour à l'envoyeur : agacés par cette grille de lecture un peu trop systématique, ils développent des techniques de distanciation humoristique pour dénoncer la réduction de leur production à son altérité culturelle. En braquant le projecteur sur cette dimension métacommunicationnelle des textes, Katrien Lievois pointe la fonction de

l'ironie et d'autres figures similaires (l'humour, la parodie, la satire, le grotesque...) comme autant de stratégies discursives de résistance contre l'exotisation de l'écrivain postcolonial. Cet *ethos* ironique est illustré par des exemples tirés des œuvres de Driss Chraïbi, Fouad Laroui, Sony Labou Tansi, Ahmadou Kourouma et Alain Mabanckou.

La sixième et dernière partie, « Faire bouger les lignes : poétiques de la perturbation », envisage la diversité linguistique au regard d'une acception élargie de la notion de langue, entendue comme désignant tout système de signes constitué. De ce point de vue, la littérature est elle-même une langue, au même titre que les genres et registres codifiés dans lesquelles elle se subdivise et les modes d'expression artistiques non verbaux qui lui sont apparentés. En se penchant sur la recherche par les écrivains d'une *langue à soi* au sein même du cadre littéraire, les auteurs attirent l'attention sur l'interaction entre différents systèmes de référence et mettent en avant la dynamique intergénérique et intermédiatique qui travaille certains textes, bien souvent en conjonction avec une dimension interlingue, pour remettre en question le paradigme monolingue.

La première contribution s'intéresse aux rapports entre figuration romanesque et trajectoire personnelle dans l'œuvre d'Agota Kristof, écrivaine hongroise exilée en Suisse qui n'a précisément pas choisi sa langue d'écriture, le français, laquelle restera pour elle une langue non seulement étrangère mais « ennemie ». La nécessité d'appivoiser cette langue l'a incitée à rechercher, comme Ionesco et Beckett, une esthétique de l'« appauvrissement ». Sándor Kálai aborde cette écriture aride et dépouillée, « à la recherche de ses propres possibilités », en la replaçant dans le contexte de l'histoire de la littérature hongroise et, plus particulièrement, de la littérature hongroise d'émigration. Agota Kristof fait de l'exil une figure universelle de la condition de l'écrivain, privé de sa langue première et forcé pour survivre de s'exprimer dans un système de signes hostile, prédateur, qu'il lui faut creuser pour accéder à la langue unique de l'écriture.

Dans le cas d'Anna Kim, écrivaine germanophone d'origine coréenne et de culture viennoise, l'écriture s'est construite sur la perte non seulement d'une langue, mais d'un système de signes. Initiée par son père au langage pictural, la romancière développe *a contrario*, dans ses textes, une poétique résolument ancrée dans le *non-imagé* et le *non-dit*. Le roman *Anatomie d'une nuit* est situé au Groenland, pays qui fut colonisé pendant des siècles par les nations scandinaves et qui possède le taux de suicide le plus élevé du monde. Dans cette œuvre d'une rare noirceur, la romancière porte sur la société groenlandaise un regard à la fois empathique et tranchant, montrant comment les individus finissent par devenir des « lueurs exténuées » dans un environnement mortifère. La lecture que propose

Linda Koiran de ce texte place Anna Kim dans la descendance d'une tradition intellectuelle germanophone – et notamment juive-allemande – de l'engagement et de la résistance : Büchner, Celan, Bachmann.

La contribution suivante éclaire les enjeux idéologiques et philosophiques que peut revêtir le choix entre deux registres d'une même langue – ou précisément le refus de choisir entre eux. La Révolution littéraire chinoise des années 1917–1921 imposa comme langue littéraire unique le chinois dit « parlé » (*baihua*), réservé jusque-là au roman, au détriment de la langue littéraire classique (*wenyan*) qui régnait à ce jour sur les genres considérés comme nobles, la poésie et la prose non-fictionnelle. En se penchant sur le cas de Zhou Zuoren, figure de proue de ce mouvement auquel se rallia la quasi-totalité des intellectuels chinois de l'époque, Georges Bê Duc montre comment cet auteur nuança peu à peu sa position pour faire entendre une voix discordante et en venir, dans ses positions théoriques comme dans sa pratique d'écriture, à brouiller le dualisme du schéma *baihua/wenyan*. Il illustre ainsi un cas de résistance à l'homogénéisation culturelle qui passe par la défense d'une forme de plurilinguisme intra-linguistique impliquant une refonte du système linguistique et littéraire de référence.

Les deux dernières contributions ouvrent une perspective inédite sur la littérature française des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, période où la question de la circulation des individus, des langues et des idées était déjà passionnément discutée. Ce saut en arrière nous conduit d'abord jusqu'à l'abbé Prévost, dont nombre d'écrits développent cette préoccupation. La lecture que proposent Audrey Faulot et Fanny Martin de son roman-Mémoires *Cleveland ou le philosophe anglais* croise deux approches, narratologique et linguistique, pour questionner le traitement qui y est réservé à la question du plurilinguisme. Le héros-narrateur, fils illégitime de Cromwell, est élevé par sa mère dans la clandestinité, l'isolement et la haine des langues étrangères ; une fois sorti de l'adolescence et contraint de voyager, il découvre brutalement les « jargons bizarres » des autres peuples. L'expérience de l'altérité linguistique le plonge dans une confusion babélienne qui signe l'échec du programme d'éducation monolingue de sa mère. L'analyse se cristallise autour de cet échec, qui se révèle être celui d'un mode d'existence et, au-delà, d'un système de pensée : l'idéal d'une langue commune, unique, articulé à une vision statique de l'homme et du monde, ne résiste pas à l'épreuve de la diversité linguistique effective.

Enfin, Camille Guyon-Lecoq revient sur la Querelle des Anciens et des Modernes, au sein de laquelle elle réévalue la position de Fénelon en appliquant au contexte de la toute fin du XVII<sup>e</sup> siècle l'idée d'une structuration de l'espace social et politique par l'affrontement entre « langues dominantes » et « langues dominées ». La lecture qu'elle propose sous cet angle du *Télémaque* fait de ce texte le lieu de l'invention non d'un style,

comme cela a souvent été dit, mais d'une langue : le « français musical », une langue littéraire en prose intégrant la musicalité du grec et du latin par l'invention de nouveaux rythmes dans le déroulement de la phrase, et capable ainsi de rivaliser avec les deux langues anciennes, archétypiques et jusqu'alors « dominantes » dans le champ intellectuel français, sans pour autant les anéantir ou les disqualifier. Cette interprétation, qui creuse l'hypothèse d'un Fénelon œuvrant à une synthèse conciliatrice et néanmoins dynamique entre l'ancien et le nouveau, se fonde sur une analyse croisée des enjeux de la Querelle des Anciens et des Modernes et de celle qui opposera bientôt les défenseurs de l'opéra français aux partisans de l'opéra italien. Ici encore, la question linguistique et poétologique s'avère porteuse d'enjeux politiques de taille dans le contexte du projet absolutiste louis-quatorzien.

À leur façon, toutes ces études contribuent à démonter les idées reçues tant sur l'authenticité culturelle d'un texte littéraire que sur le caractère naturel du rapport de l'individu à sa ou ses langue(s). En rappelant que toute langue est jusqu'à un certain point une « tradition inventée »,<sup>39</sup> et susceptible à ce titre d'être à son tour subvertie, déconstruite et reconfigurée par-delà les lignes de partage communément admises, elles défont l'opposition non seulement entre une langue et une autre, mais aussi entre, d'une part, des pratiques strictement monolingues et, d'autre part, l'image d'Épinal d'un plurilinguisme de bon aloi, en phase avec la mondialisation économico-culturelle que nous connaissons actuellement. Dénaturalisant le lien entre sujet et langage, elles aident à penser ce qu'on pourrait appeler avec Yasemin Yildiz la *condition post-monolingue* :<sup>40</sup> une condition dans laquelle la distinction entre mono- et plurilinguisme n'est plus véritablement opératoire, au sens où le concept de plurilinguisme reste lui-même largement tributaire du fétichisme de la langue unique, monologique et irremplaçable qui serait l'authentique matrice du sujet et de la collectivité.

---

<sup>39</sup> Au sens donné à ce terme par les historiens Eric Hobsbawm et Terence Ranger dans *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983. Voir notamment l'introduction de Hobsbawm, « Inventing traditions », p. 1–14.

<sup>40</sup> Yildiz, Yasemin, *Beyond the Mother Tongue : The Postmonolingual Condition*, New York, Fordham University Press, 2012.